

Médée

de **Max Rouquette**
mise en scène **Jean-Louis Martinelli**



3_7 février 04

(représentation supplémentaire le samedi 7 février)

mardi, vendredi et samedi à 20h45
mercredi et jeudi à 19h00

Théâtre de Grammont

Montpellier

durée : **1h50**



Location-réservations

04 67 60 05 45
Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 20 €
Réduit : Collégiens/lycéens/étudiants/ groupes : 12,50 €

Médée

de **Max Rouquette**, Editions Espace 34
mise en scène **Jean-Louis Martinelli**
musique **Ray Lema**

scénographie **Gilles Taschet**
lumières **Marie Nicolas**
son **Philippe Cachia**
costumes **Patrick Dutertre**
coiffures maquillages **Françoise Chaumayrac**
collaboration artistique **Florence Bosson**
traduction des chœurs en Bambara **Habib Dembélé et Odile Sankara**

avec

Félicité Wouassi	Médée
Hamadou Sawadogo	Jason
Moussa Sanou	Créon
Bakary Konaté	Carnal
Léontine Ouedraogo	Salimonde

Blandine Yaméogo	la mère
Ténin Dembélé	chœur 1
Adiaratou Diabaté	chœur 1
Fatimata Kouyaté	chœur 1
Haoua Diawara	chœur 2
Assetou Demba	chœur 2
Karidia Konaté	chœur 2
Mamane Thiam	musicien

deux enfants (en alternance)

Les psaumes de *Médée* sont chantés en Bambara (dialecte d'Afrique occidentale).

Spectacle créé en octobre 2003
au Théâtre de Nanterre-Amandiers

Production
Théâtre Nanterre-Amandiers

avec le soutien de
l'AFAA, Association Française d'Action Artistique – ministère des Affaires étrangères / Programme Afrique en créations,
de l'AIF, l'Agence Intergouvernementale de la Francophonie, et de la SPEDIDAM, Société de Perception et de
Distribution des Droits des Artistes-Interprètes de la Musique et de la Danse.

avec le soutien
du Centre Culturel Français Henri Matisse de Bobo-Dioulasso et de son directeur Laurent Bardou ainsi que de Traces
Théâtre et de son directeur Moussa Sanou.

Une rencontre

avec l'équipe artistique est proposée
le **jeudi 5 février** à l'issue de la représentation.

MEDEE

Ainsi se referme le piège. J'ai trompé un roi pour avoir un mâle. J'ai fui la maison paternelle. J'ai tué mon frère. J'ai laissé ma patrie pour la terre sans bornes et la liberté sans clé. Les gens ne pardonnent pas.

Peut-être attendais-tu le pardon Médée ?

Tout ce que j'ai trompé, tout ce que j'ai abandonné, se retourne, vipère furieuse, pour sa revanche. Pour me prendre mon mâle un autre roi se lève. Une fille semblable à la jeune Médée, vient au devant de l'homme et le prend au filet de sa toison d'or. Ainsi mon temps s'achève. Ainsi se coucherait mon astre, parce qu'un autre soleil me pousserait dans les ténèbres... Oh, comment se peut-il que je me sente comme apaisée ?

Jusqu'à maintenant, je doutais, j'allais de l'espoir à la faiblesse.

Maintenant c'est fini. Je me sais abandonnée. Ma force naît de cette paix. Mer de plomb unie par son poids, qui n'est que poids et qui se tait, sans mouvement, par dessus tout cela qui s'agite dans la plaine, et que d'un seul coup, elle balaiera. Et l'autre, la vierge stupide qui croit que le héros lui est dû, et que, douce et tremblante, la Médée se contentera de s'éloigner, comme une gitane rejetée au bord du chemin. Mon chemin, mon vieux chemin de sang et de larmes, je suis encore capable de l'ouvrir à nouveau, avec tout l'élan d'un vaisseau qui charrue les champs de la mer.

L'aventure

En été 2001...

...Jean-Louis Martinelli s'est rendu au Burkina Faso pour diriger un stage avec des acteurs et chanteurs africains. La rencontre s'est faite autour de la pièce magnifique de Max Rouquette : **Médée**.

A toutes les époques écrivains et artistes se sont emparés de la légende de Médée et l'ont revisitée. A la fois sorcière, magicienne, femme meurtrière, torturée par la jalousie, mère infanticide, Médée est une figure complexe, héritière d'une civilisation archaïque et prodigieusement contemporaine par les passions qui la traversent.

Max Rouquette l'a bien compris lorsqu'il rêvait encore de sa pièce, à l'image exacte du théâtre qu'il imagine : « pierreux, brutal, dur, sans ornements, mais parfois avec l'ampleur du vent, de la chaleur, de l'air, du ciel, de la nuit ; et qui aurait pourtant les reflets et les significations de la vie, de ses tourments, des tempêtes, des songes et de la souffrance de tout homme, dans tous les temps. »

Un an après son premier voyage, Jean-Louis Martinelli a repris les fils de la légende de Médée, imprégné des images de cette Afrique avec laquelle il s'était confronté. Il a choisi de mettre en scène la pièce de Max Rouquette en mêlant théâtre, musique et chants : par quoi la tragédie grecque renoue, comme spectacle total, avec l'opéra qu'elle était en son temps.

Pour mettre en musique le texte de Rouquette, il fallait quelqu'un qui puisse faire résonner la tragédie de ses échos les plus lointains et l'inscrire à la fois dans le temps présent.

Ray Lema est un des très rares musiciens actuels à être à l'aise aussi bien avec la musique classique européenne que les rythmes traditionnels africains. Son éclectisme, la richesse de son inspiration font de lui un passeur idéal dans l'aventure de cette Médée africaine

Extraits du journal de bord de Jean-Louis Martinelli

Il y a deux ans et demi, l'Association Française d'Action Artistique me faisait part qu'un collectif théâtral de Bobo-Dioulasso au Burkina-Faso souhaitait pouvoir travailler avec un metteur en scène français. Je ne connaissais absolument pas l'Afrique noire, en tout cas je n'y avais jamais séjourné mais l'histoire qui nous relie à ce continent me paraissait suffisamment chargée de questions pour éveiller mon désir d'aller y voir de plus près. Je n'avais aucune idée arrêtée sur la matière à explorer ensemble. Je me souvenais simplement des propos d'Heiner Müller écrivant qu'aujourd'hui les seuls qui pouvaient approcher au plus près le sentiment tragique étaient les peuples d'Afrique. Je pense aussi à ce magnifique texte de Pasolini **Le Père sauvage** qui raconte l'arrivée d'un instituteur italien idéaliste en Afrique, ses attentes, ses effets, ses déceptions.

[...] Je m'embarque donc pour Bobo-Dioulasso avec le texte de Médée de Max Rouquette que je viens de découvrir. Plusieurs points de concordance se font jour très rapidement entre cette tragédie et les acteurs de ce groupe. Tout d'abord qu'ils soient catholiques, musulmans, animistes, le lien au sacré est omniprésent et assez proche de ce qu'il pouvait être chez les grecs. Ici la présence des Dieux est réelle. [...]

Plus les répétitions avancent et plus je m'imprègne de ce pays et plus je ressens le texte de Max Rouquette comme lié à la terre d'Afrique.

[...] Les tragédies grecques adviennent en un temps et un lieu où s'invente la démocratie, passage d'un ordre politique ancien, archaïque à un nouvel ordre synonyme de modernité. Depuis un siècle l'Afrique vit un tel bouleversement.

La démocratie se cherche, les différents pays doivent se défaire de tyrans et la vie des peuples est marquée de nombreux conflits ethniques. Ainsi en va-t-il par exemple du sort réservé à nombre de Burkinabés séjournant en Côte d'Ivoire, suite à la mise en avant du concept « d'ivoirité » par le gouvernement de Laurent Gbagbo. Bon nombre de Burkinabés sont animés d'un réel sentiment de vengeance du fait des violences subies par « leurs frères » et une spirale de vengeance est amorcée, qui plus est vécue comme juste nécessaire. [...]

[...] Il semble qu'ici la parole du chœur, comme expression du voisinage ou de la cité, ait encore un sens alors que dans nos sociétés occidentales, atomisées, ayant perdu le sens de la communauté et de la solidarité, sa représentation en soit devenue impossible. [...]

[...] Médée est une pièce de femmes (Médée, la vieille nourrice, les femmes du chœur...). Les hommes se contentent de jouir du pouvoir et veulent y avoir accès comme Jason, fut-ce au prix de lâcheté et d'ingratitude. J'avoue qu'au Burkina, j'ai surtout été impressionné par les femmes qui, pour accéder à une forme d'autonomie développent une énergie considérable. [...]

[...] Le texte de Max Rouquette est composé de séquences « dramatiques » et de parties chorales (comme chez Euripide) auxquelles Rouquette donne le nom de psaumes qu'il souhaite voir chantés. Avec Ray Lema nous avons donc engagé un groupe de femmes de Bobo-Dioulasso. Un groupe de femmes griots (griottes donc) dont la fonction est d'intervenir lors des fêtes et de chanter les louanges des uns et des autres. Les textes des psaumes ont été traduits en Dioula et Ray a composé la musique de ces chants pour lesquels l'orchestration mêlera instruments traditionnels et contemporains. Tout comme Max Rouquette, Ray Lema revisite la tradition à partir du chœur de griots en faisant vibrer le rapport modernité-tradition. A l'archaïsme du texte de Rouquette d'ailleurs écrit en occitan, langue considérée comme mineure, fait écho pour ces représentations la singularité du Dioula, dialecte mis en voix par Ray Lema. [...]

[...] Point d'exotisme donc, pas d'anthropologie, simplement ici comme ailleurs mais sur une terre singulière, de l'archéologie théâtrale. [...]

Plus les répétitions avancent et plus je m'imprègne de ce pays et plus je ressens le texte de Max Rouquette comme lié à la terre d'Afrique. Cette impression est certainement due au fait que la poésie de Rouquette s'appuie sur une observation de la nature. Ces textes sont pleins de senteurs des plantes, des mouvements des astres... et ici le rapport à la nature est essentiel ; la survie des hommes en dépend (progression du Sahel, attente de la saison des pluies...).

Certes, un grand nombre de personnes vit aujourd'hui dans des grandes villes que sont Ouagadougou et Bobo mais la plupart sont originaires de villages d'agriculteurs et la langue de Rouquette est bel et bien celle des agriculteurs du Sud de la France, celle qu'enfant j'entendais de la bouche de ma grand-mère et que je qualifiais alors de patois. L'Occitan et ses images répondent au Dioula. Une langue plus archaïque que le français donc pour faire lien avec la Grèce Antique, et créer des images qui semblent avoir pris naissance en Afrique de l'Ouest.

Rouquette rêve d'une représentation dans un théâtre de plein air et « la pièce serait à l'image de ce théâtre, dans son esprit, pierreux, brutal, dur, sans ornement mais parfois avec l'ampleur du vent, de la chaleur, de l'air, du ciel, de la nuit, et aurait pourtant les reflets et les significations de la vie, de ses tourments, des tempêtes, des songes et de la souffrance de tout homme, dans tous les temps ». Les paysages entre Ouagadougou et Bobo obéissent au souci de l'auteur.

Psaume des mères

LA MÈRE

Vers nous, les mères, vont les grandes douleurs
Douleurs pour leur donner le jour.
Douleurs pour leur fermer les yeux.

CHŒUR 1

Nous partageons avec les étoiles la tristesse
sans fin de la nuit
pour qu'ils puissent dormir en paix.
Et nous veillons sur leur souffle,
jusqu'à pouvoir perdre le nôtre.

CHŒUR 2

Nous les disputons au mal
quand la fièvre leur prête des reflets d'enfer ;
sur leurs lèvres presque bleuâtres,
quand leur âme s'envole, notre bouche
sans trêve, essaie de la retenir.

LA MÈRE

Et les chiennes savent hurler comme nous,
quand la mort
les entraîne loin du jour.

"Le théâtre c'est la poésie qui sort du livre pour descendre dans la rue."

Federico Garcia Lorca

A propos de Médée

[...] Mais un rythme comme celui de Médée, il suffit qu'il soit à peine transposé, décapé de ses aspects d'antiquité et que, passé à notre époque, tout en conservant son éclat légendaire, il garde toujours son pouvoir dans l'âme populaire, pour pouvoir toucher directement l'esprit de notre peuple. D'autres l'ont fait ailleurs. Je le sais. Pour d'autres raisons qui ne sont pas les miennes.

Le chœur, je l'ai, lui aussi, détourné de son apparence grecque. En vérité, dans la société méridionale, le chœur antique est resté toujours vivant. Sur les placettes, à la gardette, devant le café, au bon de la nuit, le groupe des vieilles femmes est bien là pour commenter tout événement et le charger de cet écho que le peuple assemblé ajoute à toute chose personnelle.

Le maintenir, mais par fragments, de trois ou quatre personnes qui se répondent, ou qui nous donnent, sans se mêler, l'image de pensées différentes, cheminant de concert, sans s'entendre ni se comprendre.

Les vieilles, dans ce passage du mal, je les veux, comme est souvent, en vérité, l'opinion publique, quelque chose de malin, l'image de la vie lorsqu'elle en est venue à l'âge sans pitié, comme, et sans doute pourquoi, sans illusions. Avec seulement, par-ci, par-là, un tendre souvenir, un espoir aussi étrange ici qu'une fleur d'amandier sur l'écorce noire d'un vieil arbre tordu, et mort plus qu'aux trois quarts ; l'espoir que donne en vain, l'enfance, dans l'innocence de sa fleur.

C'est pourquoi je les vois avec des masques qui leur donneraient l'apparence de chouettes, hiboux, grands ducs ou effraies, à la face blanchâtre, hurlant à la mort, et sans grande pitié au cœur ; miroirs, déjà de la mort triomphante et du mal.

...Quant à la forme, j'ai repris, en dehors du dialogue d'échanges, ces psaumes que j'affectionnais déjà au temps d' « Occitania » et de « Terra d'Oc », ceux de David, de Job, d'Isaïe ou d'Ézéchiel et qui s'accordent si bien au génie de la langue.

En vérité, tout psaume est fait pour être psalmodié. Je ne suis pas, hélas, musicien. J'ai écrit les versets. Peut-être qu'un jour ces « Psaumes de Médée » donneront à quelque jeune musicien l'idée de chercher, je veux dire de « trouver », la monodie qui, avec eux, s'accordera.

Ce serait l'accomplissement d'un effort, tenté en vain par tant et tant, pour rejoindre les enchantements de cette tragédie grecque qui fascinait Nietzsche, et que Wagner entendit autrement ; ceux qui, dans les soirées vibrantes de la canicule, envoûtaient le peuple grec il y a deux ou trois mille ans.

Max Rouquette

Préface de *Médée*, Editions Espaces 34

Médée – La légende

L'histoire de Médée se rattache à la légende des Argonautes. Quand ceux-ci débarquèrent sur le littoral du Pont, en Colchide, pour conquérir la Toison d'or, ils se heurtèrent à l'hostilité du roi Aïétés, gardien de ce précieux trésor. Cependant ils reçurent l'appui de Médée, la fille du roi, qui s'était éprise de Jason. Experte en l'art de la magie, la jeune femme donna à son amant un onguent dont il devait s'enduire le corps pour se protéger des flammes du dragon qui veillait sur la Toison d'or. Elle lui fit aussi présent d'une pierre, qu'il jeta au milieu des hommes armés nés des dents du dragon : aussitôt, les guerriers s'entretuèrent et le héros put s'emparer de la Toison. Pour remercier Médée, Jason lui accorda le titre d'épouse. La magicienne s'enfuit alors avec lui, et, afin d'empêcher Aïétés de les poursuivre, elle tua et dépeça son frère Absyrtos, dont elle sema les membres sanglants sur sa route. Parvenue à Iolcos en Thessalie et reçue en grande pompe, par amour pour Jason, elle se livra à toutes sortes de crimes. Ainsi, elle incita les filles de Pélias, sous prétexte de le rajeunir, à tuer leur père, à le découper en morceaux et à le jeter dans un chaudron d'eau bouillante.

Aussi, chassés par Acaste, le fils de Pélias, les deux époux se réfugièrent à Corinthe, où Médée donna le jour à deux fils, Phérès et Merméros. Au bout de quelques années de bonheur, Jason abandonna Médée pour Créüse, la fille de Créon, roi de Corinthe. Répudiée et bafouée, Médée médita une vengeance exemplaire. Elle offrit à Créüse une tunique qui brûla le corps de la jeune épousée et incendia le palais ; puis elle égorgea ses propres enfants. Après ces crimes, elle s'enfuit à Athènes sur un char attelé de deux dragons ailés, et épousa le roi Egée, dont elle eut un fils. Bannie par Thésée, qu'elle avait vainement tenté de faire périr, elle retourna enfin auprès de son père en Colchide et, selon la tradition, descendit aux champs Elysées, où elle s'unit à Achille.

Lettre à Max Rouquette

Le temps des dieux

Ce qui me semble important - et certain - c'est l'importance dans l'œuvre de la place accordée aux nuits, place telle qu'elle nous oblige à pressentir et à reconnaître son caractère de médiation.

Que ce soit une façon de permettre la mise en scène d'effets flamboyants ou d'isoler dans cette nuit des êtres confrontés à la pureté de l'essentiel ; de souligner le contour d'un visage, d'une silhouette qui se détachent dans la ténèbre ou de les fondre dans la pénombre et de créer une illusion de fusion dans un même destin, la nuit semble être toujours l'éclairage, le climat propices à une méditation sur l'essence des choses - propices aussi au passage du visible à l'invisible - au retour à une terre plus originelle que la terre natale.

Bien sûr, il faudrait parler de **Médée** - Médée reine de la nuit, face nocturne de l'âme. Médée, son incandescence et sa violence, Médée et ce brasier dans lequel elle nous jette (à tel point que le chœur en devient indispensable - fait quasi unique depuis l'Antiquité - pour nous rassurer, nous rappeler que «c'est ailleurs» et nous permettre de nous y abandonner). Médée qui nous envahit de cette horreur voluptueuse où nous pouvons, si loin, si loin *en nous*, retrouver l'inexprimable - l'interdit - ce que nous avons toujours enfoui, ce que nous refoulons - le sauvage, le sacré, «le temps des dieux».

Car c'est bien Dionysos qui est là - l'enfant du feu - le «sauvé du feu» en personne et qui nous propose d'exorciser nos démons et de nous faire, dans l'éphémère de l'ivresse, réintégrer l'âge d'or, mais qui nous dévoile une splendeur meurtrière dont nous ne pouvons supporter l'éblouissement.

Soleil maléfique dont la brûlure nous consume, nous emporte - cendres et fumée - mais ramène à nos origines (l'homme né de la cendre des Titans) dans l'abîme qu'elle ouvre entre les dieux et les mortels. Médée qui nous laisse, exorcisés et anéantis, face à nous-mêmes, face au silence, face à ce «rien du tout»... et pour l'infinité des temps...

Sans doute aurais-je encore évoqué le royaume d'Hadès, l'enlèvement de Perséphone, entraînée dans le gouffre, et la quête de Déméter (déchirée d'angoisse, de tourment et de douleur) aux frontières du monde connu, et la malédiction dans la stérilité de la terre.

La tête d'Hadès est environnée des ombres de la nuit. Celle de Déméter a la lumière du blé. Chaque printemps - Zeus l'a permis - Perséphone s'échappera du monde souterrain pour retrouver sa mère, rejoindre la lumière : les pousses sortiront des sillons... puis retourneront à l'ombre avec elle quand le temps sera venu, pour s'enfuir avec les semailles.

Ce monde évanoui, dont la disparition de Perséphone peut être une évocation, n'est-il pas ce gouffre, ce rien, cette absence qui hante la parole poétique quand elle pose sans cesse la question de son rapport au vide et au néant ? Et le surgissement, l'émergence, le jaillissement du chant qui s'élève n'est-il pas, comme cette plainte, fondé sur la perte, la déchirure, l'ouverture de la terre à l'abîme, sur le vertige et l'épreuve du vide ? Ne nous y ramène-t-il pas nécessairement en nous confrontant au sens de l'ombre qui l'a fait naître ?

Voici les questions que l'ombre de votre œuvre a suscitées en moi - et que j'aurais posées vendredi, questions qui n'appellent pas de réponse, mais une percée plus profonde, un «creusement» : l'aventure de se couler à l'infini dans la spirale de l'œuvre créée.

Françoise Wyatt

Max Rouquette Actes du Colloque International (Montpellier, 8 octobre 1993) Extrait

Psaume de l'enfant

LA MÈRE

Qui pourrait sans frisson toucher la tête d'un enfant
quand ses yeux placent dans nos cœurs

toute la confiance du monde ?

Quand la joie de la vie, quand le pouvoir des dieux,
il les situe dans notre cœur

pour y trouver sa paix ?

CHŒUR 2

Ils sont ce que nous devrions être,
ce que nous n'aurions jamais dû renoncer.

Leur pureté est le reflet de ce que nous perdîmes,
dans le ruisseau de fange où nous entraîne la vie,
où la vie les conduira pour effacer leur pur reflet.

CHŒUR 1

Ainsi la roue tourne toujours
dans le courant fugitif des générations,
et toujours viendra l'espoir
et toujours l'été flétrira le printemps,
et toujours de la fleur claire
se gonflera le fruit pourri où se prélassa le ver.

.../...

CHŒUR 2

À les voir, il semble que,
d'un astre lointain, sont descendus des dieux,
pour jeter leur semence au ventre des femmes
dans l'obscurité de la nuit,
tandis que dort l'homme au long d'elles.

CHŒUR 1

Ils sont des demi-dieux,
cheminant dans le flot de la canaille épaisse,
si généreux que leur reflet lui prête reflet et vertu,
et la canaille se retourne à leur passage,
émue de contempler la splendeur
de ce qu'elle n'est pas.

CHŒUR 2

Jusqu'aux jours où leurs yeux s'ouvrent
à la réalité du mal, et adieu le demi-dieu !
et il retourne, écœuré, à la patrie lointaine,
abandonnant ici la statue d'argile,
le singe dressé qui gâche ses biens
et, de ses pouvoirs, fait autant de vices,
et laisse couler le temps sans accomplir les miracles
par les dieux, cachés dans ses mains.

Le théâtre de Max Rouquette et l'Enigme de l'Etre

La célébration du néant

La constante opacité de soi à soi-même, situé sur un point aveugle ou dans un angle mort, est sans doute le thème essentiel du théâtre de Max Rouquette. *Lo Miralhet / La Comédie du miroir* qui raconte qu'on ne peut connaître que l'autre, et encore... est sans doute la pièce emblématique de ce théâtre de la cécité de la conscience, face à l'être. Cette impuissance pourtant fonde l'art et la littérature. L'écriture est à la fois quête d'être et célébration du néant. "Ta paraula vendra de ton escur e de ta fanga" (Ta parole viendra de ta ténèbre et de ta boue) écrit l'auteur dans *Vert Paradis V*, en une phrase somme toute fort surréalisante.

Enfin, et de ce point de vue, *Medelha / Médée*, seul "drame" dans le théâtre rouquettien, en est une figure exemplaire. On a parfois dit d'elle qu'elle incarne le mal et sa fascination. Sans doute. Mais elle représente aussi la vérité aveuglante et son éclat insoutenable, l'état d'incandescence où porte la passion à son paroxysme, quand les sentiments se confondent en un seul métal en fusion, amour, haine, mépris, jalousie, désir de vengeance, envie de meurtre. Comme la science ou la démence, Médée se situe au-delà du bien et du mal. Elle est surhumaine dans sa folie, mais aussi totalement lucide, absolument authentique, d'une logique implacable et parfaite. Elle jette la pleine lumière sur nos pauvres ruses et nos compromis, démonte les mécanismes de nos lâchetés et de nos faiblesses. Elle-même passionnée, elle localise exactement en Jason les zones sensibles et vulnérables, celles où la douleur sera insoutenable. Cette remarquable pédagogue permet aux autres d'atteindre à la connaissance d'eux-mêmes. Connaissance certes fatale parce que trop tardive, mais le cas de Médée nous donne la mesure du danger que fait courir la réunion des deux éléments dissociés du *Miralhet* : lucidité et connaissance de soi. Au cœur de l'être, gît toute l'horreur du pire des crimes, celui que commet la mère sur ses enfants. Médée est la démystificatrice par excellence, mais cet astre noir consume celui qu'enveloppe sa lumière. Sa disparition finale rappelle sur le mode tragique le corps qui se digère lui-même dans *le Glossaire*. Médée se consume dans le feu de sa propre vérité : "Il m'a semblé la voir voler dans le ciel, sur un char de feu que traînaient des dragons crachant des flammes..." et elle propage par contagion son anéantissement.

Medelha / Médée s'achève sur le psaume du néant. La femme du *Jôc de la cabra / Le Jeu de la chèvre* et l'épousée *d'Aquel que non jamai dormis* sont en somme des petites filles attiédies de cet astre mort, ses lointains avatars, qui, pour résister à leur mari, recourent à la ruse. C'est toute la distance qui sépare la comédie de la tragédie, même si Max Rouquette récusé par ailleurs la distinction entre genres dramatiques...

Jean-Claude Forêt

Max Rouquette ou la tentation théâtrale – Extrait - Auteurs en scène – décembre 96

Psaume du néant

LA MÈRE

Il n'y a rien que rien,
et le rien n'est rien,
et le tout est rien,
et le rien est tout.

CHŒUR 1

L'ombre de rien et le songe de tout
se partagent également le monde,
le monde qui n'est rien et se croit tout
le tout qui n'est rien et qui ne le sait pas.

CHŒUR 2

Songes et fumées, tempêtes et pouvoirs,
nation, familles et patries, douleur,
amour et les fleuves aussi, de pleurs,
et jusqu'à la semblance de l'espoir.

CHŒUR 1

Celui qui naît, vient du néant de toute chose,
pour vivre ce qu'il croit éternel,
mais ce qu'il est, si c'est être que rien
n'est qu'une éternité de rien.

.../...

CHŒUR 2

Le néant est le lit de toute chose,
l'étoffe du tout qui ne le sait pas,
et tout s'en va dans la même absence
comme, en la nuit, l'écho de notre pas...

CHŒURS ENSEMBLE

Il n'y a rien que rien
et le rien n'est rien
et le tout est rien
et le rien est tout...

MEDEE (comme ailleurs)

- Tais-toi, ma joie ! Tais-toi mon cœur. Retiens-toi de bondir. Du travail reste. Il faut l'achever. L'astre chemine. Rien, à Jason, ne doit être épargné. Je veux voir saigner ses yeux. Je veux voir la douleur lui tordre le cœur. Je veux le voir souffrir comme les pierres du chemin. Le chemin qu'il doit prendre. Celui de l'exil, où qu'il aille. L'exil de tout bonheur, de toute paix, de tout apaisement, de tout amour. Que chaque chose qu'il verra le comble d'amertume, qu'elle lui soit l'affreux reflet, l'image niée du beau souvenir. Que toute lumière lui soit nuit. Tout désir, regret de fiel ; tout espoir, une mer désespérée. Qu'en toute main tendue, il voit un couteau. En tout verre d'eau fraîche, un venin. En tout regard, une malédiction. En tout pardon, une moquerie. En tout sourire, une offense. Il ne suffit pas qu'il reste seul. Il lui faut épouser le malheur. Qu'il le traîne avec lui, renard pour lui manger le foie, furet pour le saigner. Que le sommeil lui soit un cauchemar, et tout réveil une épouvante. Qu'il rencontre autant de froid que je lui donnerai de chaleur. Et je sais comment. Je connais l'étroit sentier qui mène au plus sensible de son cœur. A la part la moins bien défendue du château. Là où respire doucement et même frémit, la vie, aussi nue que l'oiseau fraîchement éclos ; je connais ce chemin. Il m'envoûte, il m'appelle, il me fascine. J'irai tout droit, comme le poignard planté qui chemine au fond de la plaie. Et rien n'arrêtera sa marche obscure...

Médée – scène 16

Max Rouquette a toujours cherché l'intensité "d'une prose, d'une musique sémantique qui colle à la réalité terrestre puissamment ressentie". Il y a chez lui une quête permanente de "de dire clair, efficace et dense".

Catherine Escrive Théâtres nov-dec 2003. Extrait

Max Rouquette

Max Rouquette, né en 1908 à Argelliers dans l'Hérault, est considéré comme le plus grand écrivain d'expression occitane vivant. Co-fondateur du **Nouveau-Languedoc** à Montpellier en 1928, où il rencontre Jean Lesaffre et Roger Barthe, il devient rédacteur en chef d' **Occitania**, revue occitane créée par Charles Camproux. Fondateur en 1945, avec Ismaël Girard et Camille Soula de **L'Institut d'Etudes Occitanes**, il lance en 1965, avec Jean Camp **le P.E.N.-Club* de Langue d'Oc**. Max Rouquette a publié une œuvre importante, tant en prose qu'en poésie, qui a renouvelé la littérature d'oc, en l'éloignant du folklore et du pittoresque pour retrouver un chant profond et universel.

« Max Rouquette n'est pas seulement l'un des derniers troubadours, il est aussi un très grand écrivain de langue française. Il a, le plus souvent, traduit lui-même ses textes dans un français étincelant et précis, inventif, d'une beauté éblouissante. Son style est limpide. Il sait, en mots, traduire le grain des choses, la spiritualité des êtres, fussent-ils les plus frustes apparemment.

Les thèmes de Rouquette sont très larges, son inspiration est à la fois cosmique et quotidienne. Il aime les humbles et le ciel étoilé, il aime le petit peuple et les grands savants, il aime l'intelligence et la naïveté, il aime les cailloux et les animaux.

Nouvelles (**Verd Paradís - Vert Paradis**), pièces de théâtre tragiques (une **Medelha-Médée** sublissime) ou cocasse (**Le Glossaire**, joué au Studio de la Comédie-Française), poèmes (**D'aiçi mil ans de lutz**), albums – **Le Bout du monde** avec Bernard Plossu -, dessins – le trait est fin, aérien, juste -, prose (**Graves pensées sur la lagune**), Max Rouquette excelle en des formes très différentes.

Ce qui lie cette exceptionnelle constellation d'encre et de poudre scintillante, c'est l'inventivité d'une langue fruitée, belle, puisant aux sources classiques pour imposer son propre tempérament lyrique. Max Rouquette, c'est un continent toujours à découvrir, un homme bon, enjoué, amical, sensible, traversé d'humeurs sombres parfois parce que tout le marque, le blesse, et qui, loin du tapage, a construit une œuvre littéraire immense qui flambe haut et clair, mystérieuse, rassurante. Eternelle. »

Armelle Héliot, Le Figaro, 15 février 2002

* Poets Essayists Novelists Club : regroupement international d'écrivains qui a pour but de défendre l'activité littéraire et la liberté d'expression.

Jean-Louis Martinelli

Le 1^{er} janvier 2002 , il prend la direction du Théâtre des Amandiers à Nanterre.

Catégorie 3 :1 de Lars Norén (2002) ; **Platonov** d'Anton Tchekhov (2002) ; **Jenufa** de Leos Janacek (2002).

Le 2 décembre 1993, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg.

Personkrets de Lars Norén (2001) ; **Phèdre** de Yannis Ritsos (2000) ; **Le Deuil sied à Electre** d'Eugene O'Neill (1999) ; **Œdipe le Tyran** de Sophocle, version de Friedrich Hölderlin ; **Emmanuel Kant Comédie** de Thomas Bernhard (1997) ; **Thomas Bernhard Comédies** d'après Thomas Bernhard (1997) ; **Germania 3** de Heiner Müller (1997) ; **Andromaque** de Jean Racine (1997) ; **L'Année des treize lunes** de Rainer Werner Fassbinder (1995) ; **Voyage à l'intérieur de la tristesse** de Rainer Werner Fassbinder (1995) ; **Roberto Zucco** de Bernard-Marie Koltès (1995).

En juillet 1987, il est nommé directeur du Théâtre de Lyon.

Sphère de la mémoire de Jacques Roubaud (1993) ; **Les Marchands de Gloire** de Marcel Pagnol (1993) ; **Le jugement dernier** de Bernard-Henri Lévy (1992) ; **Impressions-Pasolini** d'après Pier Paolo Pasolini (*Variations Calderón*) (1992) ; **L'Eglise** de Louis-Ferdinand Céline (1992) ; **La Musica deuxième** de Marguerite Duras (1991) ; **Une sale Histoire** de Jean Eustache (**L'Oiseau des vacances**) (1991) ; **Conversation chez les Stein sur Monsieur de Goethe absent** de Peter Hacks (1990) ; **La Maman et la putain** de Jean Eustache (1990) ; **Francis** de Gérard Guillaumat (1990) ; **Le Prince travesti** de Marivaux (1989) ; **Quartett** de Heiner Müller (1988) ; **Je t'embrasse pour la Vie** d'après **Lettres à des soldats morts** (1987).

En 1977, il fonde sa compagnie, le Théâtre du Réfectoire à Lyon.

L'Esprit des bois d'Anton Tchekhov (1986) ; **Corps perdus** d'Enzo Cormann (1985) ; **Conversations chez les Stein sur Monsieur de Goethe absent** de Peter Hacks (1984) ; **L'Opéra de quat'sous** de Bertolt Brecht et Kurt Weil (1983) ; **P. P. Pasolini** d'après l'œuvre de Pier Paolo Pasolini (1982) ; **Barbares amours** d'après *Electre* de Sophocle et des textes de Pier Paolo Pasolini (1981) ; **Le Cuisinier de Warburton** d'Annie Zadek (1980) ; **Lorenzaccio** d'Alfred de Musset (1979) ; **Lenz** d'après Georg Büchner (1978) ; **La Nuit italienne** d'Ödön von Horvath (1977).

"En vérité, tout psaume est fait pour être psalmodié. Je ne suis pas, hélas, musicien. J'ai écrit des versets. Peut-être qu'un jour ces "Psaumes de Médée" donneront à quelque jeune musicien l'idée de chercher, je veux dire de "trouver" la monodie qui, avec eux, s'accordera.."

Max Rouquette - Préface de *Médée*, éditions espaces 34

Ray Lema

Est-ce parce qu'il est né dans un train au Zaïre (le Congo belge d'alors) que Ray Lema est marqué par cette inclination au voyage, à l'aventure, et par ce sens de l'universel ? Il est initié à la musique par les pères du petit séminaire de Kinshasa où il entre à onze ans, voulant devenir prêtre. Ses tendres années musicales commencèrent donc par embrasser Bach, Mozart et Beethoven. Puis le temps vient où Ray Lema s'adonne aux musiques urbaines qui « ambientent » les cabarets de Kin, dans lesquels il aligne avec la même verve les rumbas et les reprises de Jimi Hendrix ou des Beatles. Passionné de sciences, il abandonne néanmoins ses études universitaires de chimie pour l'alchimie sonore.

En 1972 - il n'a alors que vingt-six ans - il se transforme en musicologue de terrain et explore le patrimoine musical de plusieurs ethnies parmi les 250 que compte son pays natal. Deux ans plus tard, il devient Directeur musical du Ballet National du Zaïre. En 1979, invité par la Fondation Rockefeller à y présenter sa musique et sa culture, il séjourne un temps aux Etats-Unis. Il s'installe en France au début des années 80 et poursuit ses rencontres musicales. Multi-instrumentiste (claviers, voix, percussions, guitare) et rythmicien hors pair, compositeur, arrangeur et producteur, il est aussi à l'aise dans l'utilisation des nouvelles technologies - dont il fut l'un des précurseurs - que dans le retour à une simplicité acoustique des plus subtiles. Ses expériences diversifiées et son érudition font de Ray Lema un pont idéal entre des cultures qui souvent se connaissent mal, et parfois même s'ignorent.

Cet artiste en exil - chassé par la dictature du Maréchal Mobutu - n'a qu'un seul pays, celui de la musique, comme en témoignent ces différentes rencontres avec : **Steward Copeland** (batter de Police), **Jacques Higelin**, **Charlélie Couture**, **Tom Novembre** et **Alain Bashung** (tous quatre invités dans son disque **Bwana Zoulou Gang**, 1988), l'ensemble vocal bulgare **Pirin** (album **Ray Lema et les voix bulgares**, 1992), l'artiste camerounaise **Were Were Liking** et la troupe abidjanaise **Ki Yi M'Bock** (CD **Un Touareg s'est marié à une Pygmée**, 1993), le pianiste de jazz **Joachim Kühn**, l'orchestre philharmonique de **Sundsvall** (Suède) pour lequel le compositeur zaïrois a écrit une pièce, **Le Rêve de la Gazelle**, créée avec l'orchestre symphonique de Rio de Janeiro en janvier 2001, le groupe **Tyour Gnaoua** d'Essaouira, descendants d'anciens esclaves issus de l'Ancien Soudan (album **Safi**, 2000, présenté notamment au Brésil dans le cadre du festival «Rock in Rio», en janvier 2001).

Ecouter Ray Lema, c'est prêter l'oreille à une Afrique débarrassée des oripeaux de l'exotisme et des clichés que l'ordre mondial colle à la peau de ce continent, une Afrique digne et debout. C'est boire à une modernité riche de mémoire et à une universalité de la musique quand elle nous donne à « tout partout partager ».

L'avant-scène théâtre – 15 novembre 2003

S P E C T A C L E S

Médée de Max Rouquette

Une Occitane en Afrique

PAR FIDÉLITÉ à ses amis d'enfance et parce qu'il en entend les musicales beautés, Max Rouquette a écrit la plus grande partie de son œuvre en occitan. Une langue aux éclats vifs, aux sonorités fruitées dont il est l'un des plus grands poètes. S'il a été médecin, son métier de vivre aura été l'écriture. Il fêtera ses 95 ans en décembre 2003, et poursuit son œuvre qui est ample : nouvelles, poèmes, romans, pièces de théâtre. Il y a quelques saisons, sa brève comédie *Le Glossaire* avait été mise en scène au Studio-Théâtre de la Comédie-Française.

De nombreux projets s'étaient esquissés autour de cette magnifique *Médée*, montée parfois dans sa région et lue par une Nada Strancar extraordinairement inspirée. Et voilà que *Médée* paraît après un détour par l'Afrique.

Jean-Louis Martinelli a eu l'occasion de travailler avec des comédiens au Burkina Faso. Il a choisi *Médée*. Ray Lemba a composé une musique qui accompagne les psaumes imaginés par Max Rouquette, ces psaumes qui sont consubstantiels à sa vision de *Médée*. Il avait d'abord écrit en occitan ce drame et l'a traduit. C'est du paysage de son pays qu'il voit surgir cette femme inquiétante et emportée, cette magicienne des chemins rocaillieux. « J'ai souvent rêvé, en suivant la route qui, de La Boissière, descend sur Aniane, à un théâtre pour les gens de la contrée [...]. La pièce

serait à l'image de ce théâtre, dans son esprit, pierreux, brutal, dur, sans ornements, mais parfois avec l'ampleur du vent, de la chaleur, de l'air, du ciel, de la nuit. »

Cette relation à la nature, ce modèle grec, Martinelli l'a retrouvé en Afrique et la scénographie de Gilles Taschet nous conduit au village poudreux, écrasé de soleil et pauvre d'une *Médée* magnifiquement incarnée par l'élécité Wouassi, comédienne d'origine camerounaise et qui vit en France, l'actrice qui tenait le rôle-titre à l'origine, à Bobo-Dioulasso, étant tombée malade. Ses camarades, eux, sont tous là, venus du Burkina Faso avec leur noblesse, leur tendresse, leur sensibilité.

Le spectacle a une belle tenue, un mouvement, une puissance. Le chœur des femmes qui chantent les psaumes en bambara est exactement accordé à l'inspiration de Max Rouquette. C'est très simple, très pur, très beau. Une heureuse révélation.

Armelle HÉLIOT

>> Théâtre de Nanterre-Amandiers du 7 octobre au 16 novembre, puis à La Criée de Marseille du 14 au 18 janvier, à l'Espace des Arts de Chalon-sur-Saône les 22 et 23 janvier, Bonlieu-Annecy les 27 et 28 janvier, Privas le 30 janvier, Treize-Vents de Montpellier du 3 au 6 février, Théâtre national de Toulouse les 11 et 12 février. Texte publié par Espace 34, prix : 11€.

Max Rouquette, le poète de Médée

THÉÂTRE Reprenant la tragédie d'Euripide, le poète occitan lui donne des accents contemporains avec des comédiens burkinabés. Un spectacle à la force implacable

Etiqueté « poète occitan », Max Rouquette poursuit depuis plus d'un demi-siècle une œuvre puissante et belle, s'élargissant aussi bien au roman qu'au théâtre. C'est ainsi qu'il a revisité le mythe de Médée, demi-déesse magicienne qui, pour se venger d'avoir été abandonnée par Jason, mettra à mort ses enfants.

Publié d'abord en occitan, le texte est paru en français en 1992, traduit par ses soins (Éd. Espace 34). Reprenant la tragédie d'Euripide, Max Rouquette y traite moins du rapport de l'homme aux dieux qu'il ne dessine le portrait d'une femme en révolte contre son sort, trahie et blessée. L'écriture est à la fois ample et simple, rugueuse et charnelle, avec des tournures qui rappellent

le beau français d'autrefois. On y ressent la chaleur et le poids d'une terre qui a nourri Rouquette depuis son enfance: cet Hérault qui l'a vu naître au début du XX^e siècle; c'était à Argelliers, un petit village au nord de Montpellier, en 1908.

Faut-il pour cela réduire la figure de cet écrivain traduit en anglais, en allemand, en hollandais en japonais, en polonais, en hongrois, en arabe... à celle d'un auteur régionaliste? Évidemment non. L'interrogation, chez lui, est universelle. Sa caisse de résonance est l'univers. Témoin, la mise en scène de son Médée que présente actuellement Jean-Louis Martinelli avec des acteurs noirs...

Invité à travailler avec des stagiaires au Burkina Faso, le directeur du Théâtre des Amandiers

de Nanterre s'est dit frappé par « l'adéquation très forte entre l'archaïsme de la langue de Rouquette, un langage absolument métaphorique, et la sensibilité africaine ». Il a très vite décidé de travailler le texte avec une équipe d'artistes burkinabés: cinq acteurs et sept chanteuses qui forment le chœur chantant des Psaumes en bambara (musique de Ray Lema).

La douleur d'un monde d'injustice et de misère

Le résultat est à la hauteur des espérances: un spectacle violent et sauvage, à la force implacable. Placée sous le double signe des contes de l'Afrique et des mythes fondateurs de l'Occident, la tragédie résonne d'accents étonnamment contemporains en même temps

qu'elle ramène aux origines de nos interrogations.

Dans un décor simple évoquant quelque village d'une savane perdue, avec juste un bout de mur aux briques ocre, une voiture abandonnée, un semblant d'habitation, le cri et le geste de Médée (interprétée par Félicité Wouassi, comédienne franco-camerounaise, arrivée *in extremis* dans l'équipe) disent la douleur et l'horreur d'un monde d'injustice, d'arbitraire et de misère, quelle que soit la latitude, quel que soit le continent.

Didier MÉREUZE

Théâtre des Amandiers, à Nanterre. Rens.: 01.46.14.70.00. Jusqu'au 16 novembre. Puis en tournée jusqu'à mi-février: Chalon-sur-Saône, Annecy, Privas, Montpellier, Toulouse, Marseille...